

TRIBUNE DE GAUCHE


changer



**ILS ENRICHISSENT
NOTRE SOCIÉTÉ**



*La Riviera
vaudoise
vous
accueille*



BORNAND
64, Grand-Rue MONTREUX

CERTINA

**PITTELOUP
CLARENS**

Tél. 61 41 41

Alimentation générale

Marchandises
de 1^{re} qualité

Une bonne adresse:

**La Laiterie
de Gruyères
à Montreux**

Rue de l'Eglise catholique
G. Monney

SALON DE COIFFURE

Dames et Messieurs

Jean Rubino

Bâtiment Rialto, avenue Nestlé 14
1820 Montreux Tél. 61 69 50

HENRI MILLASSON
Garage de Belmont

 **CITROËN**
61 35 12



BUREAU TECHNIQUE MAX NEUKOMM Sàrl - CHEXBRES s. VEVEY

neotecal

Chauffages directs - Chauffages par accumulation de
courant de nuit - Chauffages de sol - Pompes à chaleur

BUREAU TECHNIQUE MAX NEUKOMM Sàrl - 1605 CHEXBRES s. VEVEY - TÉL. 021 - 561530



AUDI - NSU

**GARAGE
DE BERGÈRE
VEVEY**

J.-L. Herzig

Tél. 51 02 55



Distribué par

BOISSONS RIVIERA S.A.

Eaux minérales - Bières

MONTREUX-VEVEY Tél. (021) 61.36.66

**Garage
des Mousquetaires**



Robert Wagner-Girard
1814 La Tour-de-Peilz
Tél. 021/54 27 87

RENAULT

Agence officielle depuis 1962

TÉLÉPHONE

Mérinat

ÉLECTRICITÉ

Entreprise d'installations
Maîtrises fédérales
Concession «A» des PTT
Articles ménagers - Lustrerie
Avenue Paul-Cérésole 12
1800 Vevey

Pour de nouveaux rapports politiques

La transformation de la scène politique française n'a pas fini d'alimenter les commentaires. Dans les H.L.M., les salons, les rédactions et les chancelleries vont se distiller encore longtemps des paroles d'inquiétude ou d'espoir, selon le côté où l'on se range. Pour certaines questions essentielles, seul le temps (quelques mois, quelques années ?) permettra de parvenir à des jugements concluants.

Mais il est un domaine où l'opinion est en droit d'attendre quelque chose de nouveau et de l'attendre rapidement, sinon immédiatement : allons-nous voir s'établir de nouveaux

rapports politiques où l'esprit du changement soufflera aussi bien sur l'ancienne majorité que sur la nouvelle équipe au pouvoir ?

Au Parlement, dans le discours des têtes de file, dans le débat politique général, on souhaiterait voir se développer deux attitudes :

1) N'accuser l'autre camp que lorsqu'on a fait un tri honnête et pris sur soi sa part de responsabilité. Par exemple en ce qui concerne l'inflation : la nouvelle équipe va-t-elle se servir des taux d'intérêt américains de la même façon que l'ancienne se servait des prix du pétrole alors que nous savons tous qu'il y a dans le caractère et la

façon de vivre des Français quelque chose qui pousse à l'inflation et que c'est à cela qu'il faut s'attaquer avec vigueur ?

2) Sortir du manichéisme qui fait que tout ce qui vient de l'autre camp est par définition mauvais et condamnable. Savoir écouter, respecter et, là aussi, faire la part des choses.

Tout le pays gagnerait à l'établissement de ces rapports nouveaux : le prix financier en est nul ; car c'est

à l'orgueil et à l'esprit partisan qu'il en coûterait le plus. On irait bien au-delà de la fameuse décrispation.

Bipolarisation et blocage politique céderaient la place à un véritable dialogue. Alors l'évolution politique du pays ne serait peut-être plus caractérisée par des à-coups douloureux et coûteux.

Nous rêvons, mais vous savez tous qu'il n'y a pas de politique sans rêve.

Méridien

Pourquoi Caux ?

« J'ai déjà participé il y a vingt ans à une conférence à Caux, entend-on dire parfois. Que puis-je y trouver de plus ? »

Une des personnalités de la vie publique qui a le mieux compris le Réarmement moral, Robert Schuman, parlait à la suite d'un séjour à Caux d'une « école où s'apprend, par une sorte d'initiation réciproque, le comportement pratique envers les hommes ». Il en avait aussi perçu l'aire de rayonnement puisqu'il l'avait vue à l'œuvre pour « surmonter les préjugés et les hostilités qui séparent les classes, les races et les nations ».

Voilà en effet deux des caractéristiques du creuset de la pensée contemporaine que représente le centre international de Caux : on ne s'y rend pas passivement pour subir un enseignement

mais on y reçoit et on y donne de soi-même dans une recherche commune de relations plus justes et plus fécondes avec autrui.

Mais aussi cette « initiation réciproque » se répercute, par la vertu d'un fantastique brassage social, sur le terrain des relations entre des communautés humaines en coexistence ou en conflit. Comment pouvons-nous dire, avec notre propre jugeotte, que notre présence ou notre témoignage n'a qu'une médiocre valeur ? Comment savons-nous qu'au gré d'une conversation avec un voisin de table nous n'allons ni apprendre ce qui bouleversera notre vie ni transmettre ce qui bouleversera la sienne ? C'est cela l'inconnue de Caux et aussi, comme l'ont éprouvé des milliers d'hommes à travers le monde, le miracle de Caux.

A TRAVERS CHAMPS

Changement

Perchée sur le bord du plateau, fouettée l'hiver par le vent du nord, la ferme du Mont Jean se transforme... Les bâtiments vieux de deux siècles voisinent maintenant avec des installations modernes qui permettent de loger, nourrir et traire soixante vaches.

Le jeune fermier avait travaillé quinze ans dans la même exploitation de grande culture, comme stagiaire d'abord, puis comme conducteur de tracteur et de camion, avant de se risquer à reprendre - à grand renfort d'emprunts au Crédit agricole - la ferme de ses beaux-parents.

Sa femme a eu de la peine à quitter avec ses enfants la petite ville et leur confortable appartement - proche de l'école et du marché - et aussi son travail de tricoteuse à domicile, pour venir remettre en état la vieille maison où elle est née et pour aider son mari dans les mille travaux de la ferme.

Le changement pour eux ce n'est pas, selon la mode du jour, l'espoir de travailler moins et de gagner davantage... C'est, au contraire, la caravane des vacances immobilisée dans la cour ; c'est moins de temps libre, plus de soucis et moins d'argent disponible...

Le changement, c'est pour lui le franchissement d'un seuil : le passage de l'exécution parfaite des travaux décidés avec son patron à la conduite passionnante et périlleuse d'une entreprise autonome où il est seul maître après Dieu.

Philippe Schweisguth

Des dates à retenir

UN SOLEIL EN PLEINE NUIT

Spectacle à un personnage inspiré par la vie de saint François d'Assise

avec Michel Orphelin

Caux : dimanche 5 juillet à 16 h 45
samedi 18 juillet à 20 h 30
mercredi 29 juillet à 20 h 30

D'autres représentations sont prévues au cours des conférences d'été mais à des dates non encore fixées.

Paris : Théâtre Ranelagh

20 représentations à partir du 4 octobre

**450 millions
de personnes
handicapées
dans le monde.
Une année
internationale
qui nous
concerne tous.
Dans ces pages,
une enquête,
des témoignages
qui touchent
à l'essentiel.**

LA semaine dernière, je suis allée voir une de mes amies. Mère de deux jeunes enfants, elle a subi cet hiver une grave opération et a encore devant elle une longue incertitude.

— Pourquoi cela m'arrive-t-il, à moi ? s'est-elle demandé pendant les premiers jours, dans le tourbillon de l'angoisse et de la révolte.

Inopinément lui est montée aux lèvres une autre question :

— Et pourquoi pas à moi ?

Dans sa façon de dire ces petits mots simples n'apparaît aucune résignation triste, mais un élan vers la souffrance des autres.

Ce pourquoi retourné, qui a transformé la vie pour elle et son entourage, m'a paru capital pour aborder le sujet des handicaps, alors qu'à tout handicap, à toute souffrance, s'accrochent tant de pourquoi.

L'année 1981, « Année internationale des personnes handicapées », nous a valu beaucoup d'articles, de livres, de programmes télévisés et l'on hésite à ajouter son mot. A force d'en parler, ne va-t-on pas à l'encontre du but même de l'UNESCO, ne contribue-t-on pas à isoler ceux qui souffrent dans une catégorie à part, alors qu'ils crient leur besoin d'être considérés comme les autres ? Mais il y a d'autre part l'immense espoir de ces familles qui attendaient cette année comme un rayon de lumière : « La société apprendrait à connaître nos enfants, peut-être à les aimer, au moins à leur rendre la vie un peu plus facile, » écrivent des parents.

Esprit de vainqueur

Connaissance mutuelle, accueil qui ne vont pas de soi. Celui qui n'a pas l'habitude de côtoyer des personnes handicapées se sent souvent emprunté, comme s'il avait mauvaise conscience d'être bien portant. A une époque où l'on prône l'égalité des chances et des droits, la rencontre avec le handicapé dérange, car elle met en péril nos utopies. Rejet ou pitié sont deux façons de refuser cette souffrance et de nous fermer face à celui qui nous met en question. Fermer, en l'occurrence, c'est souvent coller une étiquette — et nous voilà tranquilles, c'est réglé ! Charles Bourgeois parle dans son livre (1) de cette volonté des gens de le désigner par un sigle, en lui faisant sentir qu'il serait malvenu à vouloir s'échapper de son univers de IMC (Infirme moteur cérébral).

C'est ainsi que Hélène Mc Dougall (2) à qui l'on téléphonait : « Allo, je suis bien à La Bruyère, le centre pour handicapés ? »

ILS ENRICHISSENT NOTRE SOCIÉTÉ

répondait vertement : « Non, Madame, ici c'est une ferme où l'on travaille. »

Est-ce à dire qu'il faudrait supprimer de notre vocabulaire le mot handicapé, dont on chapeaute commodément des êtres humains qui souffrent, dans leur corps ou leur cerveau, et n'ont en commun que leur humanité ?

Un matin de février dernier, sur une piste de ski raide et verglacée, j'ai vu passer une jeune femme aux longs cheveux blonds, qui godillait avec l'aisance d'un champion. J'ai cru avoir mal vu. Était-il possible qu'elle n'ait qu'une seule jambe ? J'avais bien vu pourtant, et elle avait l'aura radieuse d'un vainqueur.

Lors du même séjour en montagne, j'ai découvert une belle piste de fond. Un

moment, là encore, j'ai cru m'être fourvoyée dans un parcours privé. En effet, toutes les silhouettes que j'apercevais étaient celles de skieurs malhabiles, soutenus parfois par des éducateurs. J'ai poussé mes lattes un long moment au rythme lent d'un jeune garçon, n'osant pas le dépasser avec l'aisance de mes membres valides. Il ne s'exprimait que par des sons inintelligibles, mais sa joie était manifeste, et manifeste la victoire qui rayonnait de lui et de ses amis.

J'ai appris ce matin-là que ce qui fait la vie, plus que le handicap, si grave soit-il, c'est la manière dont on y fait face.

Chaque obstacle, un combat en puissance

« Nous ne sommes inadaptés à nous-mêmes que si les autres nous forcent à leur ressembler, » écrit dans son livre (3) Michel Lardy qui, paralysé par la poliomyélite à l'âge de huit ans, a accompli une œuvre gigantesque pour que les personnes handicapées trouvent leur place d'hommes dans notre société. « Chaque obstacle à vaincre, dit-il de ses premiers essais pour remarquer, s'annonçait comme un combat en puissance ; chaque rigole franchie ouvrait l'accès à une nouvelle rive, à des ambitions de conquête. »

Cette façon d'assumer son handicap et de prendre à cœur celui des autres, je l'ai retrouvée chez une jeune fille infirme interrogée un soir à la télévision. A la question : « Qu'est-ce pour vous qu'être handicapé ? » elle a répondu ceci : « Je ne me sens plus handicapée, parce que je suis bien intégrée, j'ai beaucoup d'amis. Mais il y a des gens handicapés moralement, et c'est pire, parce qu'ils ne peuvent pas l'exprimer et que personne ne le sait. »

Ces handicaps plus ou moins invisibles ont leur importance dans nos trajectoires, qu'il s'agisse de timidité, de susceptibilité ou d'un sale caractère. On ne les a pas choisis, mais ne choisit-on pas comment l'on vit avec eux ?

Une dame m'a parlé, elle, de handicaps que l'on acquiert de notre propre initiative. Surprenant, mais vrai ! L'égoïsme par exemple — et l'on ne peut trouver mieux pour se boucher la vue. Puis elle m'a cité l'amertume : « Un handicap que l'on peut trainer toute une vie, disait-elle, parce qu'on ne veut pas pardonner. On ne veut pas en être délivré, comme si on risquait d'y perdre son identité. Ce sont ces handicaps-là, a-t-elle continué, qui rendent le monde si triste et qui mettent les freins à la vie. » Elle a d'autant plus

d'autorité pour le dire qu'elle a un mari et un fils handicapés physiquement.

C'est là sans doute que se trouve la réponse à l'attitude de gêne du bien portant : cette année internationale nous dit que nous sommes tous du même côté, chacun avec ses barrières à franchir. Si mon obstacle n'a rien de comparable à ceux de paraplégiques, je peux néanmoins le prendre comme un combat en puissance, comme l'accès à une autre rive, et je deviens l'un d'eux, je suis du même côté.

Changer par l'intérieur

La tâche essentielle d'une telle année est pourtant ailleurs, je crois. Elle est de montrer à ceux qui se croient les forts et les bien portants, à ceux qui ont des quotients intellectuels élevés, qu'ils ont besoin des handicapés, pour eux-mêmes et pour le salut d'une société empêtrée de son progrès.

Il ne s'agit pas d'une attitude facile, par laquelle on fait semblant d'avoir besoin de quelqu'un pour l'encourager. Le besoin est authentique, impératif.

J'ai lu dans le journal suisse **24 Heures** du 9 juin une petite phrase qui montre cruellement comment les autres perçoivent notre échelle de valeurs : « Ce qu'il y a de plus important en Occident, c'est le travail », disait Pin Yathay (4), Cambodgien vivant en France depuis 1977. Oui, nous avons grand besoin qu'on nous aide à briser notre foi dans les normes et la productivité, à détrôner nos idoles de beauté et de santé, à faire éclater nos objectifs de réussite et de vie facile. Qui d'autre serait assez fort pour nous y aider que ces plus faibles d'entre nous qui, comme le dit Charles Bourgeois, ont le privilège de l'intériorité ?

Ainsi, dans **Ombres et Lumières** (5), une mère écrit de sa fille profondément atteinte : « Si son existence a transformé ma vie, c'est plus encore parce qu'elle m'oblige à penser et à agir autrement que parce qu'elle a besoin de ma présence, même si je dois lui donner beaucoup de mon temps... Cette expérience de parent qui sait intuitivement que la valeur profonde de son enfant ne dépend ni de sa beauté, ni de son intelligence, est-ce que cela ne change pas par l'intérieur nos cœurs de pierre, en nous donnant un autre regard sur les êtres ? Cette connaissance intime d'un être dont la vraie richesse est méconnue nous porte naturellement à renverser l'échelle des valeurs proposée par la société qui nous entoure, cause du désarroi de beaucoup, pour affirmer la réalité et la primauté de l'invisible et la place de l'amour. »

Ceux qui lisent l'anglais ont peut-être eu l'occasion de lire l'extraordinaire témoignage de Mary Craig **Blessings** (6). A la mort de son fils Paul, âgé de dix ans, si profondément atteint qu'il n'a jamais

« Recevoir du plus faible
l'élan vers l'invisible
sans lequel
la civilisation
n'a pas de soleil. »

même reconnu ses parents, elle pleure. Ses connaissances lui disent que c'est une délivrance et qu'elle devrait oublier le cauchemar de ces années perdues. Et elle pleure de pleurer.

« J'avais envers lui une dette incalculable, écrit-elle. Si notre valeur d'êtres humains se manifeste dans ce que nous faisons les uns pour les autres, Paul avait accompli énormément : il avait en tous cas ouvert les yeux de sa mère sur la souffrance dans le monde et l'avait amenée à entrevoir la force rédemptrice qu'elle peut générer. J'avais été brisée, mais j'avais été refaite... Paul m'avait obligée à regarder la réalité en face et il m'avait tendu une clef pour ouvrir des réserves si profondément enfouies en moi que je ne soupçonnais pas leur existence... J'avais appris que si la souffrance a le pouvoir de détruire, elle a aussi celui de créer. »

L'emploi de malade

On rejoint là le message d'une Bernadette de Lourdes, faible entre les faibles, par qui forces et espérance sont allées au bout du monde. Faible scolairement, elle à qui l'on disait : « Tu es trop bête, jamais tu ne pourras faire ta première communion. » Faible physiquement, alitée pendant des années, reconnaissant elle-même : « Je ne suis bonne à rien. » Elle qui aurait tant voulu avoir comme les autres un emploi, a vécu ce qu'elle appelait « l'emploi de malade ». Il paraît qu'elle répondit à quelqu'un qui doutait de l'utilité pour la communauté d'un tel emploi : « Il n'y a pas que le balancier qui fasse marcher l'horloge, il faut aussi les poids. J'en suis un. » Parmi les richesses que Bernadette et que Lourdes nous apportent, la moindre n'est pas la promesse que le handicap n'est pas un handicap.

C'est pourquoi, en souhaitant que cette année réponde à l'attente de ceux qui sont mal accueillis et mal aimés, je crois surtout qu'elle nous invite à nous mettre à l'écoute, afin que nous recevions du plus faible l'élan vers l'invisible sans lequel la civilisation n'a pas de soleil. Handicapés, nos frères, apprenez-nous à être.

Jacqueline Piguet



(1) Charles Bourgeois : *Maman, qu'est-ce qu'il a le monsieur ?* Editions Bertil Galland.

(2) Hélène Mc Dougall : *Si je n'avais pas connu Nongache...* Le Centurion.

(3) Michel Lardy : *La vie à bout de bras*, Editions Ramsay.

(4) Pin Yathay, ingénieur cambodgien, auteur de *L'Utopie meurtrière*, Robert Laffont.

(5) *Ombres et Lumières*, revue chrétienne des parents et amis d'enfants handicapés et inadaptés.

(6) Mary Craig : *Blessings*, Hodder et Stoughton, Londres.

« Une souffrance transformée »

Entretien avec une mère et éducatrice spécialisée

« Elle est charmante à regarder, mais dès qu'elle bouge, son handicap est évident », nous dit Christiane Mallet-Watteville de sa fille, aujourd'hui âgée de quarante et un ans. « Il faut savoir de quoi elle parle pour la comprendre. Elle ne sait ni lire, ni écrire. Elle ne peut pas commencer une activité par elle-même. Elle est ce qu'on appelle une débile profonde, maladroite, sans l'être trop, dans la coordination de ses gestes. » Les soins prodigués à son enfant ont amené Mme Mallet à se tourner vers l'orthophonie, dont elle a fait son métier, apprenant beaucoup des handicapés qu'elle a côtoyés. Nous l'interrogeons donc à la fois sur son drame personnel et sur ses expériences professionnelles.

– **Le retard de votre enfant, comment l'avez-vous découvert ?**

– Ce fut un long processus. Elle était née avec des difficultés de respiration, mais je ne l'ai pas su. Mon entourage a cru bien faire en faisant tout pour me cacher la vérité, en particulier un médecin de famille. Pendant longtemps j'ai donc cru qu'il s'agissait d'un retard physique qui s'arrangerait.

Petit à petit, j'ai ressenti une angoisse dans le cœur, jusqu'au jour où je me suis finalement fâchée ; j'ai dit à ce médecin : « Ce n'est pas vrai, ce que vous me racontez. Mon enfant ne sera jamais comme tout le monde. » Et ce pauvre homme, qui n'était probablement pas du tout préparé à dire la vérité, n'a rien répondu. Je l'ai mis à la porte, ne pouvant plus supporter cette espèce de non-vérité qui m'avait entourée.

Mais il faut se dire que la révélation de la chose ne se fait jamais bien. On en veut presque toujours à la personne qui vous l'a fait comprendre, on trouve toujours qu'elle s'y est mal prise – mais je crois qu'on ne peut pas s'y prendre bien : on peut seulement s'y prendre plus ou moins mal.

Je suis le genre de personne qui aime savoir le pire et faire face, mais il y a beaucoup de gens qui sont tout à fait le contraire et à qui il faut un long cheminement pour pouvoir supporter la vérité. De toute manière, pour une mère, le choc est épouvantable. Il faut accompagner les gens longtemps pour qu'ils puissent découvrir que, comme dans toute épreuve, il y a un sens. On ne peut pas parler que pour soi-même, on ne peut pas dire à quelqu'un que son épreuve a un sens : c'est trop cruel. On peut tout juste dire : pour moi, l'épreuve a un sens.

– **Comment l'amour pour cet enfant est-il né en vous ?**

– J'ai eu une chance, c'est que ma fille

« Ils nous renvoient une vraie image de nous-mêmes sans intellectualisme, sans camouflage, parce qu'ils sont eux-mêmes sans masque. »



était très jolie. Ce n'était pas difficile de l'aimer, d'avoir ce tout premier élan que toute mère a envers son enfant.

Dans mon métier, j'ai rencontré certains handicapés mentaux avec lesquels je me suis dit que j'aurais beaucoup de peine. Mais, au fur et à mesure qu'on découvre l'immense angoisse qui habite un handicapé mental, on oublie un peu de quoi il a l'air. Il y a en lui cette grande quête : m'aimeras-tu tel que je suis ? Qui est au fond notre quête à tous. N'importe quel enfant demande cela à ses parents et il est désespéré quand ceux-ci voudraient qu'il soit autre qu'il n'est.

L'enfant handicapé mental sait qu'il a été un choc pour ses parents. Quelque chose en lui sait qu'il n'est pas aimé tel qu'il est. Cette blessure, il faut la vivre avec lui. Alors naît un tout autre type de relation. On découvre le trésor de cœur de ces enfants. On découvre qu'ils sont victorieux dans leur infirmité. Mais il y a quelquefois une écorce très rebutante. Que fait-on avec cette écorce, c'est tout le problème. Avec quel regard la regarde-t-on ? Quand on connaît beaucoup de ces enfants, comme c'est mon cas, on ne la voit plus, on voit ce qu'il y a derrière. Et la plupart du temps, c'est très, très beau, c'est un peu de diamant caché. On découvre en

eux une ouverture extraordinaire vers des compréhensions spirituelles profondes, même si elles ne peuvent pas s'exprimer.

– **Par exemple ?**

– J'ai eu la chance de m'occuper de catéchèse d'enfants débiles profonds. J'ai fait des expériences stupéfiantes. Ce sont des enfants qui comprennent très vite que Dieu les aime encore mieux que leurs parents : Dieu les aime tels qu'ils sont ; ils croient à cela.

Je me souviens d'un jeune homme de dix-huit ans, à qui j'avais dit : « Oui, c'est vrai, tu n'aimes pas ton corps. Mais Dieu t'aime tel que tu es. » De ce jour-là, il a été un homme différent, avec en lui une allégresse et une fierté d'être qu'il n'avait jamais eues.

Il y a une acceptation du handicap, même chez le plus profondément atteint. Il sait qu'il n'est pas comme les autres. On peut l'aider à être ce qu'il est, donc à s'aimer lui-même. L'important, c'est la dignité, pas les résultats obtenus. Il vaut mieux faire un anormal réussi que quelqu'un qui essaye de singer la normalité.

– **Qu'est-ce qui doit changer dans notre attitude envers les handicapés ?**

– Beaucoup de gens essaient de donner de l'affection pour camoufler leur propre rejet. Il est très important de reconnaître que quelque chose en nous rejette le handicap, d'être honnête là-dessus et de laisser Dieu nous guérir, parce que c'est hors de portée de la volonté humaine. C'est un peu comme le racisme. Il ne faut pas croire que l'on en est exempt : personne ne l'est. C'est parce qu'on le reconnaît qu'il se passe une transformation, jamais parce qu'on le camoufle.

La révolte, le dégoût, le rejet sont des sentiments peu avouables pour une âme qui se veut chrétienne. Alors, on ne les a pas... on les tue dans l'œuf ! Mais on passe à côté de la guérison vraie et profonde.

Une réaction de révolte est légitime car le handicap est un mal. L'erreur est de penser qu'on ne peut rien y faire, qu'on peut au mieux camoufler le rejet, voire le dégoût. Or, il peut se guérir. Il faut laisser petit à petit remonter en soi les raisons profondes de notre peur. Elles sont différentes pour chacun. Il faut laisser le temps de Dieu accomplir pour nous le miracle, qui peut se produire rapidement ou en une lente évolution. La prise de conscience est la chose la plus importante, car nous ne pouvons être guéris de ce qui n'a pas de nom.

– **Avez-vous fait cette expérience avec votre fille ?**

– Oui. Un jour, elle a fait une colère dans un autobus. Nous avons dû sortir. J'ai entendu toutes sortes de réflexions, comme tous les parents en ont entendu dans leur vie : que cette enfant était mal élevée, qu'on ne devrait pas laisser vivre des enfants de ce genre, etc.

Réflexions sur un handicap

ou « L'escargot débusqué »

« On peut aider
même celui qui est
profondément atteint
à être ce qu'il est,
donc à s'aimer lui-même.
Sa dignité humaine
lui est donnée
quand il s'aime
tel qu'il est
et qu'on l'aime
tel qu'il est. »

J'étais blessée au plus profond de moi-même et dans un état de grande tempête intérieure. Il me semblait que ma souffrance avait atteint un seuil intolérable. J'ai essayé non de prier, mais de me taire devant Dieu. Au lieu d'une parole consolatrice, une simple pensée m'a traversé l'esprit : ce n'est pas de la souffrance, mais de l'orgueil blessé. C'était vrai. Je savais de quoi j'avais besoin d'être guérie.

Ma souffrance demeurerait, mais elle est devenue sereine ; elle était délivrée d'une sorte de dard cruel. Cela a été pour moi le début d'un long chemin où j'ai découvert qu'à l'intérieur de toute souffrance on peut trouver ou bien ce dard, ou bien un diamant précieux.

- Croyez-vous que les personnes handicapées ont une mission aussi importante dans notre société que les personnes normales ?

- Certainement. Mais cette mission est plus cachée. On ne peut en douter quand on voit autour de soi la somme de dévouement et de réflexion qui sont ainsi suscitées. Je crois aussi que les handicapés mentaux nous renvoient une vraie image de nous-mêmes, sans intellectualisme, sans camouflage. Justement parce qu'ils ont ces facultés de cœur et cette spontanéité, ils sont sans masque et même incapables de masquer ce qu'ils sentent profondément. Voilà qui est parfois difficile à supporter, mais on se trouve devant quelqu'un de vrai, même dans ses manifestations les plus agressives, et voilà qui est unique.

C'est toute la différence qu'il y a entre le monde animal et notre soi-disant civilisation : dans un cas, celui qui est différent est rejeté, dans l'autre, on peut découvrir ce qu'il a à nous dire.

Qu'ils aient une mission, j'en suis profondément persuadée. C'est une mission pauvre, humble, cachée, qui n'est pas évidente comme toutes les choses de Dieu. Je ne sais pas pourquoi Dieu a permis une pareille souffrance, car ni la maladie ni la douleur ne sont un bien. Il n'a jamais expliqué la souffrance, mais il l'a transformée. Et eux, ils nous aident à vivre cela.

Interview réalisée
par Lisbeth Lasserre
et Jacqueline Piguet

Je n'aime guère parler de moi. Assez proche de l'huître ou de l'escargot, je trouve pratique de posséder une coquille dans laquelle je me retranche volontiers.

Cette coquille, j'ai commencé à me la forger dès ma cinquième année, lorsque je suis entrée dans une école où j'étais « l'étranger ».

L'escargot n'aime pas se montrer à découvert. Aussi, ai-je beaucoup hésité à sortir de ma réserve pour faire part de mes expériences récentes.

**

Depuis quatorze mois, j'ai le privilège d'être handicapée. Cette formule vous surprendra. Elle me surprend moi-même.

Elle m'aurait paru inconcevable à l'époque où la joie de vivre se confondait pour moi avec les longues marches dans le vent de la mer, les bains dans les vagues, hiver comme été, ou encore les excursions en montagne, par les sentiers rocailloux, quand le bruit de la pierre qui se détache sous le pied se répercute, amplifié par l'écho, dans le cristal du silence.

Puis, vint l'époque où, une maladie ayant limité mes capacités physiques, la joie de vivre se transporta dans la peinture, autre façon de communier, en plein air, avec les différents aspects de la nature, hivernale, printanière, béatement estivale ou somptueusement revêtue des coloris chaleureux de l'automne.

**

Comme tant de gens qui, plus que la mort, craignent d'être « diminués », je confondais l'être avec ses pouvoirs, la vie avec le mouvement et avec l'action.

Clouée au lit, puis vouée aux béquilles, à la suite d'une première opération, suivie récemment d'une seconde, j'ai appris, à ma grande surprise, que l'être et la vie ne se limitaient pas à cela.

Je ne peux plus courir, ni grimper, ni nager, je ne peux pas marcher, je ne peux guère rester assise, encore moins debout : je ne peux donc pas peindre ; je suis limitée dans chaque acte quotidien et, pourtant, je n'ai rien perdu de moi-même. Je ne suis pas moins « moi » que je ne l'étais au meilleur de ma forme physique. Je n'ai pas perdu la capacité de jouir de la vie telle que Dieu me l'envoie. Peut-être même cette capacité s'est-elle accrue.

Il me suffit de l'envol d'un oiseau qui zèbre le pan de ciel enclos dans ma fenêtre pour me relier à la vaste nature.

Il m'a suffi de ces timides bourgeois de marronnier entrevus, en mars, de ma chambre de clinique parisienne, pour que j'aie senti monter la sève printanière.

Mes amis me sont devenus plus chers, ma famille aussi. Leurs gestes, leurs attentions, sont porteurs pour moi d'une signification accrue. Ils sont porteurs de l'amour de Dieu.

Je participe plus encore, peut-être, que par le passé aux événements du monde que je suis attentivement et que je porte en moi par l'intercession.

Peut-être suis-je devenue plus « moi » que je ne l'étais, dispersée par les mille tracas de l'action, bousculée par la montre, tiraillée entre des rôles divers.

Je n'ai plus de rôle, j'ai tout mon temps à moi, j'apprends le plaisir de ne rien faire. Ne plus faire, mais être — être bien dans ma peau, là où Dieu m'a placée.

Je ne veux pas faire croire que la peur de la souffrance, l'angoisse devant l'avenir, l'agacement devant mes limites, le chagrin de donner des tracas à mon entourage, je n'ai rien éprouvé de tout cela. Cela existe et, aussi, l'incertitude douloureuse devant les décisions à prendre, la difficulté à interpréter la volonté de Dieu.

Mais, fondamentalement, je me sens plus heureuse et plus libre.

Peut-être parce que l'espoir de guérir est au bout ? Sans aucun doute, il y a une grande différence entre un handicap provisoire, aussi long qu'il puisse être, et un handicap permanent.

Néanmoins, comme rien dans ce monde n'est définitif, comme la libération vient forcément, quelle que soit l'épreuve, avec la fin de cette vie, j'ai tendance à penser que mon expérience limitée a une valeur plus générale.

Je frémis à l'idée que des gens bien intentionnés, croyant qu'un handicapé n'est pas une personne à part entière, seraient prêts à pratiquer avortement ou euthanasie pour éviter la naissance d'un enfant mal formé ou pour « abrèger les souffrances » d'un infirme. Je frémis aussi en pensant à ces cas de suicides, dus à la crainte de se voir « baisser ».

C'est pour rassurer quelques-uns et aussi pour remercier le Créateur de ce don étonnant qu'est la vie tout court, que je me suis décidée à faire part de ce que j'ai découvert tout au long de ces derniers mois.

Mila Lobstein



Le besoin vital de se dépasser. Un infirme hongrois lançant le javelot.

A cause de Jean-Louis...

Trois mois après sa naissance en 1960, et après avoir quasiment « piégé » le médecin pour se faire confirmer la vérité qu'ils soupçonnaient, M. et Mme Croguennec voient leur monde basculer. Jean-Louis est mongolien.

« C'est l'écroulement de nos rêves et aspirations antérieurs, relate M. Croguennec, ingénieur à Riom. C'est la solitude de la détresse. Quel est, en face de cet événement majeur, le poids de la profession, de la promotion, du logement, des vacances, des loisirs ? Tout est nivelé, joies et peines, rien ne compte plus que la santé de Jean-Louis, son avenir... et notre détresse. Car il n'est pas seulement *trisomique 21* (mongolien), il souffre aussi d'une malformation cardiaque qui se révélera de plus en plus grave et multiple au fur et à mesure que les examens compléteront les premiers diagnostics et alors que, pour le premier cardiologue déjà, « ce cœur n'aurait jamais dû battre ».

« Pour mon épouse, cette période de notre vie est centrée uniquement sur Jean-Louis et je ne lui suis pas d'un grand secours pour les sept biberons quotidiens, d'une durée de près de 3/4 d'heure chacun et d'une efficacité presque nulle : notre « petite misère » rejette immédiatement les trois quarts de ce qu'il absorbe.

« Je ne peux guère parler des nuits au cours desquelles j'ai honteusement dormi alors que mon épouse a passé des centaines d'heures de veille à attendre un front moins brûlant et une respiration plus paisible.

« Pour nous deux, Dieu n'existe plus. Il n'y a pas eu de révolte, mais comme tout le reste, il n'a pas d'importance. »

Peu à peu, Jean et Arlette Croguennec découvrent que leur fils n'est pas seul dans son état, qu'il y a d'autres parents comme eux ou plus malheureux encore. C'est ce qui va les conduire, étape après étape, non seulement à adhérer à des associations de parents d'enfants handicapés, mais à militer et à innover dans un secteur où, à l'époque, presque tout est à créer. Cheminement qui se fait pour eux parallèlement à une autre prise de conscience : « C'est à ce moment, reprend M. Croguennec, que nous avons appris la véritable valeur des choses, car nous n'attendions raisonnablement rien, aucun progrès, aucune évolution mentale de notre fils. Pour son premier sourire, il avait bien plus de six mois, mais quelle joie, que cela vaut cher un sourire de bébé quand on ne l'attend plus ! C'est à l'âge de trois ans que Jean-Louis a fait ses premiers pas, puis a marché. Ces premiers pas, quelle merveille ! »

En 1965, M. Croguennec fonde la section locale de l'Association départementale des amis et parents d'enfants inadaptés. Il en reste le président pendant sept ans, se bat pour la création dans son secteur d'un I.M.P. (1), qui est inauguré en 1966. Suivent des années de luttes, d'interventions à la radio et à la télévision, de démarches, de congrès, de problèmes sociaux à résoudre dans l'I.M.P., etc.

« Nous étions entraînés dans une aventure passionnante mais lourde, continue M. Croguennec. Que de fois suis-je parti aux réunions nocturnes en pestant contre l'engrenage dont je ne pouvais plus me dégager ! »

Pour les autres enfants

« Pendant ce temps, Jean-Louis avait grandi, sa sœur aînée allait à l'école, un petit frère était né. Nous étions exigeants avec notre petite misère. Il roulait sur son petit tricycle, nous l'emmenions à la piscine, et même une merveilleuse directrice d'école maternelle l'accepta. Ce fut la plus belle période de notre vie. »

En 1966, après avoir tout fait pour que Jean-Louis soit dans la meilleure des conditions physiques pour l'opération à cœur ouvert attendue depuis longtemps, ses parents prennent rendez-vous avec les chirurgiens. « Le matin, nous avions jugé bon de mettre toutes les « chances » de notre côté et avons assisté à la messe après nous être confessés. Le prêtre fut ferme et nous reprocha de revenir à Dieu le jour où nous avions besoin de lui. C'était vrai. Nous n'avons jamais revu ce prêtre mais, depuis, Dieu a pris une place de plus en plus importante dans notre vie. Après plus de six heures d'intervention, et la réussite d'abord annoncée, ce fut le drame.

« Les semaines qui ont suivi la perte de Jean-Louis furent très pénibles. Mon épouse et notre grande fille de sept ans souffrirent beaucoup, chacune à leur façon. Une petite fille naquit cinq mois après le drame.

« En ce qui me concerne, je repris, avec une hargne décuplée, le travail et l'activité en faveur de l'enfance inadaptée. Instinctivement je ne voulais pas sombrer. Consciemment et orgueilleusement, je ne voulais pas admettre que notre petit bonhomme ait vécu six ans pour rien. Je tenais là une motivation de « cheval » : notre petite misère, même disparue, continuerait à être le germe par lequel les autres enfants inadaptés du secteur auraient aussi leur école. »

Durant ces années, M. Croguennec est reçu avec une délégation par le ministre des Finances de l'époque, M. Valéry Giscard d'Estaing. De cette rencontre, Jean Croguennec estime qu'elle a pesé lourd dans l'élaboration de ce qui devait

devenir la loi d'orientation de 1975 en faveur des handicapés.

« Ce fut une vie « surcompressée », passionnante mais éreintante, sans une minute de répit, ni de silence. Comment peut-on méditer lorsque l'on travaille 50 heures par semaine à l'usine, que l'on organise et anime deux à trois réunions par semaine jusqu'à une heure du matin, que deux dimanches sur trois et tous les congés d'ancienneté sont consacrés à l'enfance inadaptée ?

« Cependant, la motivation avait évolué. A côté de la volonté de servir il n'y avait plus seulement la revanche sur le sort : à l'orgueil du père blessé s'était peu à peu superposé l'orgueil de l'homme. J'étais devenu un personnage important et les marques de considération me flattaient. Il n'y avait certes pas que cela : Dieu s'imposait de plus en plus et le désintéressement me préoccupait. »

En 1976, après une démarche commune de ses trois enfants (16, 11 et 9 ans) contestant l'absentéisme de leur père au foyer et à la suite d'un séjour professionnel à l'étranger, M. Croguennec se sent poussé à mettre un terme à ses activités. A ces deux raisons s'en ajoutèrent d'autres : lassitude et perte de motivation (« Jean-Louis était disparu depuis près de dix ans ; il y avait encore beaucoup à faire, mais beaucoup était fait »). Rencontre avec le Réarmement moral (« qui m'enthousiasmait et m'incitait à m'imposer des silences quotidiens que j'appréciais »). Recherche en profondeur (« Souci de lire, de me cultiver pour me préparer à un redémarrage ou une autre action ultérieure »). Enfin et surtout, le travail et « l'inquiétude que m'inspirait l'usine dans laquelle je travaillais depuis seize ans et que je voulais aider de toutes mes forces ».

Aussi heureux que nous

Depuis 1977, M. Croguennec n'occupe donc plus aucun poste de responsabilité dans le secteur de l'enfance inadaptée, mais les leçons apprises et les conclusions tirées sont durables et profondes :

« La plupart des médecins, reprend-il, n'ont pas encore compris le rôle capital qui pouvait être le leur dans l'annonce aux parents que leur enfant ne serait pas comme les autres. Il ne faut certes pas rêver : la révolte et la détresse font aussi partie de la vie des parents. Mais il faut quand même savoir que les handicapés peuvent être des personnes aussi heureuses que nous (sinon davantage ?). La tendance actuelle aux interruptions volontaires de grossesse pour raison thérapeutique (par exemple lorsque l'analyse de liquide amniotique a révélé une aberration chromosomique) revient à supprimer non pas une personne qui a plus de chance

**« N'est-ce pas
des difficultés,
des efforts
et du dépassement
de soi-même
que chaque personne,
handicapée ou non,
tire les plus grands
motifs de satisfaction ? »**



**« Jean-Louis grandissait.
Nous étions exigeants avec lui.
Il roulait sur son petit tricycle.
Ce fut la plus belle période
de notre vie. »**

qu'une autre d'être malheureuse et de souffrir, mais un être dont la présence risque de rendre les parents malheureux et de coûter cher à la société. En fait, cela revient à supprimer un gêneur, uniquement parce qu'il ne satisfait pas aux « canons » du mythe « intelligence ».

Et M. Croguennec de citer un quotidien « très sérieux et à grand tirage » : « *Le diagnostic prénatal s'adresse à des parents responsables à même d'être éclairés et qui devront admettre la sanction de vie ou de mort qui va ressortir des analyses. Dans l'état actuel des choses, ces diagnostics coûtent environ 1 000 F chacun (c'est-à-dire moins d'une journée de réanimation dans un centre de soins intensifs) et bien moins que l'entretien d'un enfant handicapé.* » Ce qui a fait écrire à Marie-Hélène Mathieu, poursuit M. Croguennec, dans son remarquable livre « **Mieux vaut allumer une lampe que maudire l'obscurité** (O.C.H. 1981) : « *Les spartiates, les*

nazis tuaient leurs enfants mal constitués pour préserver la pureté de la race. On demande aux Français de les supprimer pour préserver leurs deniers. On pourrait ajouter : et leur confort.

« La loi sur l'I.V.G. (2) autorise (dans les textes) et incite (dans l'esprit) à l'avortement en précisant : *S'il existe une probabilité que l'enfant à naître soit atteint d'une affection d'une particulière gravité, reconnue comme incurable au moment du diagnostic.*

« Serons-nous, parents d'enfants handicapés, bientôt accusés d'avoir laissé vivre nos enfants car ils coûteront cher ?

« Mais peut-être avons-nous abusé ? Après l'oubli, l'ignorance et la honte qui étaient notre lot dans les années 50, sommes-nous allés trop loin dans la demande d'aide et d'assistance ?

« Malgré tout ce que nous avons obtenu en faveur des handicapés et de leurs familles, peut-être n'avons-nous été que des quémandeurs et que, moralement, il a manqué une dimension à notre action ?

Il s'agit d'aimer

« Je suis toujours convaincu, comme il y a dix ans, que l'on ne peut exiger des droits si l'on ne s'impose pas des devoirs. Cette affirmation m'a valu quelques sourires et quelques protestations parmi mes amis parents d'enfants inadaptés. Et cependant vis-à-vis de la société, dont chacun, même handicapé, est solidaire, et vis-à-vis du handicapé surtout, il me paraît fondamental d'être exigeant. N'est-ce pas manquer de considération et de respect à la personne (même handicapée physique ou mentale) que de ne rien lui demander ?

« N'est-ce pas des difficultés, des efforts et du dépassement de soi-même que chaque personne, handicapée ou non, tire les plus grands motifs de satisfaction ?

« En fait, il s'agit d'aimer. La réponse fondamentale à notre confrontation avec les handicaps et les handicapés est l'amour désintéressé. Cette réponse dépasse le cadre de nos relations avec les handicapés. Elle recèle sans doute une ébauche de ce que l'on peut espérer pour notre humanité matérialiste perturbée.

« Les 12 000 pèlerins (dont 4 000 handicapés « blessés dans leur intelligence ») de Pâques 1981 à Lourdes ont vécu une telle intensité de partage, d'amour et de joie profonde, que des journalistes ont osé écrire avoir vécu l'aube d'une « civilisation de l'amour ». »

**Récit recueilli par
Philippe et Lisbeth Lasserre**

(1) Institut médical pédagogique, foyer où sont accueillis des handicapés.

(2) Interruption volontaire de grossesse (Loi Simone Veil) votée par le parlement français en 1975.

Pour Malte, un rôle de rapprochement en Méditerranée

par Ian Sciortino

A une époque où bon nombre de jeunes nations sont à la recherche de leur identité, le peuple maltais, si ancien soit-il, n'en est pas moins animé de la même préoccupation.

La petite île de Malte, qui autrefois contrôlait les voies maritimes de la Méditerranée centrale, est devenue en 1964 une nation indépendante et souveraine dans le cadre du Commonwealth. Dix ans plus tard, les deux partis politiques nationaux s'étant mis d'accord, Malte se détachait de la couronne britannique et devenait une république. En 1979, avec l'accord de la Grande-Bretagne, les bases britanniques et celles de l'OTAN furent fermées. Après 180 années de présence, les forces armées anglaises quittaient l'île. Pour certains, cette date est celle de la véritable indépendance de Malte.

Trois cent mille personnes vivent sur cette île rocheuse de 246 km², située à 93 km de la Sicile, à 288 km de la côte africaine et dénuée de toute ressource naturelle. Après deux mille ans de domination étrangère, Malte se retrouve seule, sans protection dans une situation de crise mondiale.

Écrit avec des pierres

Lors de l'ouverture de la troisième foire internationale du livre, dans le magnifique cadre du centre méditerranéen de conférences de La Vallette, la capitale de l'île, le ministre de l'Éducation nationale, M. Philip Muscat, constatait que Malte avait publié plus de titres dans cette dernière décennie que durant toutes les autres décennies de son histoire : « Voilà la preuve tangible, concluait-il, que les Maltais sont pleinement conscients de leur identité. » Nombre de ces ouvrages, cependant, expriment surtout une recherche. Sur la scène politique, des divisions profondes surgissent en matière de culture, d'idéologie, de finalité politique et de mode de vie.

Revenons à l'histoire. Les premiers éléments de l'histoire maltaise ont été écrits avec des pierres. On a identifié plus de trente sites de temples mégalithiques, parmi les plus beaux d'Europe, pour la période située entre 4 000 et 2 000 ans avant Jésus-Christ. Même s'il est impossible d'expliquer cette prolifération, l'importance de ce qu'était Malte durant la préhistoire ne fait aucun doute.

Au cours des 2 000 années suivantes, l'audace des marins grecs et phéniciens et la situation géographique de l'île firent de Malte un important point d'échanges commerciaux. Les colons phéniciens et carthaginois se sont mêlés aux autochtones pendant toute la durée de l'âge de bronze, constituant la souche originelle de la population. C'est à cette époque que la langue maltaise est apparue. Intégrée à l'Empire romain pendant les guerres puniques, cette population a maintenu un individualisme farouche et a été une des rares colonies romaines autorisées à frapper monnaie.

Un bastion

Depuis l'introduction du christianisme dans l'île par les apôtres Paul et Luc, les habitants sont restés chrétiens. Après la chute de l'Empire romain, deux siècles d'occupation arabe ont marqué la culture, le caractère et le mode de vie des habitants, sans toutefois, semble-t-il, détruire leur foi chrétienne.

L'Occident ayant toujours considéré comme évidente la situation stratégique de l'île, la confrontation entre chrétiens et musulmans y est passée de façon tragique

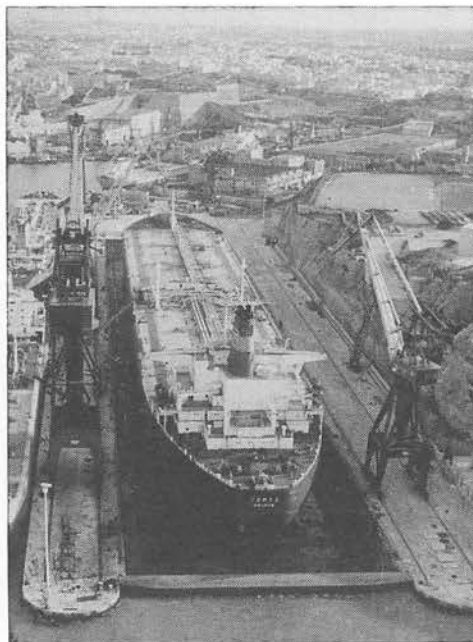
du dialogue à la guerre. Inexorablement, Malte est devenu un bastion. On en veut pour preuve le grand siège de 1565 au cours duquel les Maltais, dirigés par les Chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem, sous le commandement de La Vallette, ont brisé la puissance de Soliman le Magnifique et évité ainsi à l'Europe de tomber sous l'hégémonie islamique.

Cette importance militaire a persisté à l'époque napoléonienne. Alors que Bonaparte partait à la conquête de l'Orient, il aurait dit : « Je préférerais voir les Anglais au faubourg Saint-Antoine plutôt qu'à Malte. » Quant aux Maltais, ils préféraient voir les Anglais sur leur sol : s'étant révoltés contre l'occupant français, ils demandèrent à l'amiral Nelson de chasser les Français de La Vallette, ce qu'il fit volontiers.

Pendant la deuxième guerre mondiale, Malte a joué un rôle capital dans la défaite de Rommel en Afrique du Nord. Une fois de plus, sa position stratégique faisait d'elle un atout entre les mains de celui des belligérants qui l'occupait.

Aujourd'hui, la situation se présente différemment. N'étant plus une île-bastion ni une colonie, Malte ne compte plus dans la stratégie moderne. En cas de conflit, plus rien ne la protège.

Le premier ministre, le travailliste Dominic Mintoff, a émis l'idée hardie que son



A gauche, les cales sèches « Chine rouge », réalisation technique de la Chine populaire. A droite, le premier ministre Dominic Mintoff.



pays soit un pont entre l'Europe et l'Afrique, la chrétienté et le monde musulman, l'Est et l'Ouest. A dire vrai, Dom Mintoff a plutôt tendance à pratiquer tantôt une politique amicale envers tel ou tel pays, tantôt une diplomatie dénuée de toute courtoisie. L'explication de cette apparente ambiguïté se trouverait-elle dans l'individualisme farouche et dans les options neutralistes du premier ministre ? A quelqu'un qui lui avait fait remarquer qu'un pont doit reposer sur deux points d'appui solides, il a rétorqué, non sans sarcasme : « C'est vrai, souhaitons seulement que ce ne soit pas l'arche qui s'effondre ! » En effet, les craintes du premier ministre sont justifiées. L'île ne tire plus aucun revenu de la location des bases de Grande-Bretagne et de l'OTAN. Les Maltais doivent donc se lancer dans la création de nouvelles industries : textiles courants (jeans, pantalons), fabrication de pièces de précision en caoutchouc pour l'industrie hydraulique, chaussures, verrerie, matériel électronique et industrie lourde, notamment réparation et construction navales. Ajoutons le tourisme qui, en 1979, a amené plus d'un demi-million de visiteurs.

Ces activités ne constituent pas en elles-mêmes la destinée d'une nation : si elles se développent, tout juste serviront-elles d'infrastructure. Mais où cela mènera-t-il ? L'idée de Mintoff, faire de Malte un pont, un point de rencontre, une réconciliatrice des nations méditerranéennes, pourrait aider ce petit pays à trouver sa place et son rôle dans la communauté internationale.

Sur le plan culturel, deux paradoxes illustrent bien cette conception. La langue maltaise, sémitique, se rapproche de l'arabe, et plus encore de l'araméen, lequel

a servi de langue d'échange au Moyen-Orient au temps du Christ. La culture maltaise reste cependant européenne et ce, depuis la période romaine.

La religion dominante est le christianisme – près de 90 % des habitants sont pratiquants. Dans les églises maltaises, cependant, Dieu se dit Allah.

Nouveau rôle

Ces dernières années, grâce à l'action de son gouvernement, le pays a commencé à jouer son nouveau rôle. L'ancien hôpital des Chevaliers de Malte, aménagé en centre de conférences moderne, a accueilli de nombreuses rencontres : en 1979, conférence pour la sécurité et la coopération en Europe, sur le thème : la sécurité en Méditerranée ; en 1981, troisième foire internationale du livre, un marché culturel important pour le monde méditerranéen. Y ont participé des éditeurs de quinze pays différents. Des représentants de l'OLP côtoyaient des éditeurs italiens, allemands, belges, hollandais et anglais.

De nombreux étrangers (parmi lesquels se trouvent notamment des Palestiniens et des Zimbabwéens) viennent faire leurs études à l'université de Malte, créée récemment à la suite d'une fusion de l'ancienne université et des divers collèges techniques.

En janvier 1982, Dom Mintoff affrontera l'épreuve des élections. A Malte comme dans tout pays méditerranéen, la politique pénètre tout ; elle décide de tout, peut-être en faussant tout.

Au temps de la domination britannique, l'Etat et l'Eglise unissaient leurs efforts pour neutraliser la montée des forces de

changement. Aujourd'hui, tout obstacle à ces forces a disparu, les tensions s'exacerbent et la violence est latente.

Dans cette situation, la venue d'une équipe internationale du Réarmement moral en 1971 a permis à des Maltais, encouragés par leur archevêque, Mgr Gonzi, de s'engager à créer des liens entre adversaires politiques sur leur sol ou entre pays méditerranéens. Plusieurs groupes de Maltais se sont rendus à Caux, dont un groupe de militants des partis nationaliste et travailliste : les amitiés nées pendant ces séjours ont permis certains rapprochements sur le plan politique.

En 1977, les Maltais ont hébergé pour une conférence du Réarmement moral des délégués de huit pays méditerranéens, dont l'évêque chypriote de Limassol.

Quelque temps plus tard, des Maltais ont participé à une conférence semblable à Chypre.

La politique des travaillistes au pouvoir est la neutralité et jusqu'à présent Dom Mintoff a fait preuve d'une grande aversion envers les flottes des grandes puissances qui croisent en Méditerranée. L'opposition, le parti nationaliste, pour sa part, souhaiterait une alliance solide avec l'Occident. Mintoff, lui, a d'autres préférences : n'a-t-il pas récemment loué aux Soviétiques des installations de stockage pétrolier et des dépôts de matériel ? La plus grande ambassade à Malte est celle de Chine populaire. Par contre les Russes, malgré des tentatives répétées, n'ont encore aucune représentation sur l'île.

Si Mintoff réussissait à guérir les divisions de son peuple et à faire naître un dialogue sincère au niveau des consciences, il aurait en main un atout de taille pour faire de la Méditerranée une mer de paix comme il le souhaite.

A gauche, le port de la Vallette ; à droite, la cathédrale Saint-Jean.



Pentecôte à Paris

« C'est parce que certaines de mes amies se sont soucies de ma pauvreté spirituelle que je veux aujourd'hui répondre à la pauvreté matérielle dans le monde », disait une jeune Québécoise lors de la rencontre qui s'est tenue à la maison du Réarmement moral de Boulogne-Billancourt en vue de poursuivre la préparation de la session *Chacun compte*, animée par les jeunes, du 16 au 24 juillet prochains à Caux. Profitant du long week-end de Pentecôte, ils étaient trente-cinq de douze pays à se retrouver pour mettre en commun leurs pensées et leurs préoccupations, avancer, mettre au point le contenu des réunions, régler les détails pratiques et trouver l'unité d'esprit sur la tâche commune qui les rassemble.

« Le sacrifice financier que chacun d'entre eux a fait pour venir ou pour aider à couvrir les frais, commente un participant, est certainement à la mesure de la conviction profonde qui les anime.

« Le souci d'être des hôtes véritables pendant la session, de s'occuper pleinement des tâches pratiques du centre de Caux, de travailler davantage avec les autres générations

s'est manifesté plusieurs fois durant les séances de travail. « Conscient d'avoir opté et exigeant, chacun est reparti avec des responsabilités particulières pour la bonne marche de la conférence et le souci de découvrir les prolongements qui devront jaillir de ces huit jours de rencontre. »

Rencontre aux Pays-Bas

Un membre du *Club de Rome*, prix Nobel d'économie, l'évêque catholique de Rotterdam, des industriels, des syndicalistes ont été parmi les participants à une conférence du Réarmement moral qui s'est déroulée les derniers jours de mai à Zeist, dans la région centrale des Pays-Bas.

Un des carrefours les plus animés avait pour thème « La famille, institution en déclin ou germe de renouveau ? ». A cette occasion l'évêque de Rotterdam, Mgr Adrian Simonis, a fait part des entretiens qu'il avait eus avec un groupe de jeunes catholiques qui avait protesté contre les conclusions du synode sur la sexualité et le mariage. « Pendant trop longtemps, a-t-il ajouté, nous avons dit aux jeunes ce qu'ils voulaient entendre, mais c'est à un mes-



sage plus radical qu'ils font écho. »

Le livre d'Annejet Campbell *A l'écoute de nos enfants* a été lancé dans son édition néerlandaise.

Le professeur Jan Tinbergen, (2^e à partir de la droite sur notre photo) auteur du rapport du Club de Rome sur la reconstruction de l'économie mondiale, était l'un des orateurs d'un colloque sur le thème : « Comment remédier aux blocages de la vie industrielle et politique. »

80 personnes sont venues de la ville belge de Hasselt pour interpréter l'*Oratorio pour notre temps*, de Félix Lisiecki et Françoise Caubel. « A Hasselt où nous avons donné notre première exécution, nous avons « chanté » cet oratorio, a dit le traducteur de l'œuvre, M. de Backer. Ici, nous l'avons vraiment « vécu ». »

« Return Trip » à Berlin

Trois représentations de la pièce de théâtre *Return Trip* de Alan Thornhill et Hugh Williams ont été données en allemand à Berlin par un groupe de Suisses alémaniques, jeunes pour la plupart, qui prennent sur le temps libre que leur laissent leurs études ou leur travail pour répéter et présenter le spectacle. Après plusieurs représentations en Suisse, ils étaient invités par l'Office de la jeunesse de Berlin. Cette pièce de théâtre, qui évoque les pressions auxquelles est soumis un jeune drogué quand il revient dans sa famille après un traitement de

désintoxication, conduit la réflexion non seulement sur les besoins des drogués mais aussi sur ceux de leurs familles. Comme l'a écrit Mme Krieg, qui a pris l'initiative avec son mari de faire inviter le groupe théâtral, « si l'on veut que le retour à la vie normale d'un drogué soit couronné de succès, ce n'est pas seulement le drogué qui doit devenir différent, mais tous ceux qui l'entourent. »

Inauguration à Sao Paulo

Une centaine de personnes se sont réunies le mois dernier dans le centre du Réarmement moral nouvellement inauguré à Sao Paulo pour parler du rôle que leur ville pourrait jouer dans la crise qui secoue leur pays et le continent sud-américain. Le Brésil, comme toute nation qui se développe rapidement, doit faire face à toutes sortes de tensions sociales : le taux d'inflation s'élève à 120 % par an ; selon un rapport officiel, 21 millions de personnes gagnent moins de 55 FF par mois dans le nord-est du pays, alors que la croissance économique est telle que, si elle se poursuit ainsi, le Brésil deviendra en l'an 2000 une puissance économique supérieure à celle de l'Allemagne.

Des groupes se sont constitués pour définir de nouveaux objectifs et susciter des motivations plus saines dans l'industrie, dans les favelas, dans les universités et parmi les communautés d'immigrés.



Il existe désormais à Tokyo une maison du Réarmement moral. Sur notre photo : le sénateur Renzo Yanagisawa s'adresse aux députés, industriels et étudiants présents lors de la cérémonie d'inauguration.

Depuis l'élection de François Mitterrand à la présidence de la République, on reparle beaucoup en France de Jean Jaurès. Quel point de référence plus universel, en effet, pourrait-on trouver pour une vaste entreprise consistant à orienter la nation

vers un avenir de justice, de progrès et de fraternité ? Mais il est utile de se demander, aujourd'hui, quelle a été et quelle est, pour notre époque, bien différente de celle de la Troisième République, la véritable force du pionnier socialiste.

La force de Jaurès

par Jean-Jacques Odier

La mémoire de Jaurès, il faut le dire d'emblée, a été accaparée par des courants fort divers de la vie politique. « D'étranges fidèles lui élèvent des autels », disait à son propos Roger Garaudy, alors que lui-même figurait encore parmi les dirigeants d'un parti qui paraît loin d'incarner l'humanisme et le réformisme jaurésiens. Quant aux milieux industriels français, ils faisaient circuler il y a peu, non sans quelque complaisance, un article de Jaurès décrivant avec compassion la condition patronale.

Schématiser ici, en deux pages, ce qui a été l'apport spécifique de Jaurès est une gageure, surtout si l'on sait qu'il a traité à la Chambre ou dans ses écrits de tous les sujets possibles et que son œuvre, si elle était un jour éditée, occuperait, pense-t-on, 80 ou 90 volumes de 400 pages.

Quatre traits m'apparaissent fondamentaux dans la personnalité de Jaurès.

Intégrité

En une fin de XIX^e siècle et un début de XX^e riches en scandales, en faveurs, en collusions douteuses et en vénalité, l'intégrité de Jaurès détonne. Les sarcasmes ou les manifestations de pitié de ses amis moins scrupuleux ne semblaient pas l'entamer. Mise à part sa diatribe violente envers le président Casimir-Périer (« la maison louche de banque et d'usure où agonise l'honneur de la République bourgeoise » (1)), on trouve rarement chez lui – en fouillant ses écrits ou les confidences de ses contemporains – quelque parole désobligeante. L'un des tout premiers discours de Jaurès s'intitulait « De la bienveillance dans les jugements humains ». « Il me semble que je suis plus riche, disait-il aux lycéens d'Albi lors d'une distribution de prix, quand j'ai trouvé un honnête homme de plus. » Malgré les tentations d'acrimonie qu'occasionne la lutte politique, Jaurès restera fidèle toute sa vie à cet élan généreux, même vis-à-vis de ceux qui s'acharnaient contre lui (Maurras, Péguy, Gohier).

Sa droiture est illustrée par cet incident émouvant relaté par le socialiste Charles Rappoport. Lors d'une réunion du Conseil national du Parti socialiste unifié, Jaurès avait demandé publiquement la permission à Jules Guesde de modifier son attitude sur une question précise malgré l'engagement pris la veille dans un entretien particulier. Devant les délégués de toutes les fédérations réunies, il déclara qu'il avait, la veille, subi l'ascendant personnel de Guesde, mais qu'une fois resté seul, il s'était « repris ».

Bien que certains aient cru voir de l'opportunisme dans son oscillation entre l'action révolutionnaire et le réformisme, Jaurès avait horreur du mensonge et de l'hypocrisie. Il s'impatiait devant ceux pour qui « ce que les mots ont de plus fâcheux, c'est d'avoir un sens ».

Jaurès avait-il une ambition gouvernementale ? Sans aucun doute. Cet esprit hors du commun semblait destiné à assumer de très hautes fonctions. Les pressions dans ce sens n'ont certes pas manqué autour de lui, que ce soit de la part de bourgeois désireux de le mettre dans leur poche, d'amis pressés d'accéder au pouvoir ou, hélas, de sa propre épouse, « qui se voyait déjà pour le moins femme d'un président du Conseil » (2). Jaurès, député de Carmaux, attendait le jour où le pouvoir n'aurait à être ni partagé ni marchandé.

Nous ajouterons une caractéristique qui, de nos jours comme du temps de la Troisième République, ne semble pas tellement compter parmi les critères d'intégrité : Jaurès restera fidèle à sa seule épouse, malgré le peu d'intérêt qu'elle portait à ses idées ou à la vie du ménage. Jaurès tonitruera contre une jeune militante pour qui un de ses meilleurs collaborateurs aura quitté son foyer. Mais il saura aussi montrer une patience et une compassion infinies lorsqu'il s'agira de pallier des situations délicates.

Un socialisme large

Est-ce la bienveillance de Jaurès envers les hommes, est-ce l'effet de son origine bourgeoise ou l'humanisme dont il a été pétri par sa formation, Jaurès a toujours rêvé, depuis sa découverte du socialisme, à une philosophie politique qui puisse s'adresser à tous les hommes sans exception. La lutte des classes lui est apparue plutôt comme un instrument d'analyse sociologique que comme une doctrine devant inspirer de façon rigide la lutte du prolétariat. Il se montre en particulier très conscient des forces de progrès qui peuvent émerger dans d'autres couches de la société. « Il y a une partie notable de la bourgeoisie, disait-il, qui n'est pas séparée du socialisme par des intérêts de classe : et elle a d'ailleurs, par l'effet d'une haute culture, assez de générosité pour ne pas faire de son intérêt étroit la mesure du vrai ; mais elle tient par-dessus tout à la liberté. Son bien le plus précieux, sa dignité la plus haute, c'est la liberté de l'esprit, de la vie intérieure. » Cette formulation, en avance sur beaucoup de socialistes de son temps, n'empêchera pas Jaurès de trouver « formidable » la force de résistance des privilégiés et de constater que ceux

qui sont en possession de ces privilèges « se plaisent à l'harmonie du statu quo universellement accepté ».

C'est le contact avec les ouvriers mineurs de Carmaux, dans son Tam natal, qui a confirmé pour Jaurès, alors avant tout républicain, sa vocation socialiste, en l'aidant à « relier sa pensée au mouvement de classe du prolétariat ». Mais, précisément, sa notion de classe n'est pas aussi tranchée que celle de Jules Guesde, à qui il s'opposera souvent.

Un événement capital, l'arrestation du capitaine Dreyfus, accusé de trahison, lui donnera l'occasion de manifester sa solidarité avec un homme d'une autre classe, bourgeois et militaire de surcroît. Selon Jaurès, « le prolétariat, en s'engageant dans ce drame social (c'est-à-dire en prenant fait et cause pour Dreyfus – *réd.*) devient le tuteur des libertés bourgeoises que la bourgeoisie est incapable de défendre ». Jaurès, à la suite de Zola – un autre bourgeois – contribuera à faire apparaître l'innocence du capitaine. A partir de là, Jaurès développera peu à peu ses idées sur la nécessité de réformes, à contre-courant des thèses de rupture sociale préconisées par les marxistes. Pour lui, ces réformes ne constituent en aucun cas un renoncement à la lutte contre le capitalisme. « Toutes les grandes forces révolutionnaires qui ont réussi à s'imposer dans le monde, dit-il, le doivent au fait que la société nouvelle, avant de s'épanouir, avait pénétré par toutes les fissures, par toutes les plus petites racines, dans le sol de la société ancienne. »

Le « socialisme large » de Jaurès vise à englober la totalité des individus, y compris les maîtres et exploités de la veille qu'il entend « alléger du fardeau d'égoïsme inquiet, d'orgueil irrité et de responsabilité exclusive ». Cette conception se retrouve dans sa philosophie de l'enseignement : « Il s'agit de savoir, écrit-il, si tous les citoyens du pays, paysans, ouvriers, commerçants, producteurs de tout ordre, pourront sentir et comprendre ce que vaut d'être homme, et à quoi cela engage. Là est l'office principal de l'Ecole. » Pour cela, il veut un enseignement « débarrassé de tout esprit de polémique subalterne et de dénigrement systématique ». « L'éducateur qui prétendrait façonner celui qu'il élève ne ferait de lui qu'un esprit serf. » Avec Proudhon, il pense que « l'enfant a le droit d'être éclairé par tous les rayons qui viennent de tous les côtés de l'horizon, et la fonction de l'Etat, c'est d'empêcher l'interception d'une partie de ces rayons. »

Au moment où l'école française entre avec la victoire du socialisme dans une étape nouvelle, il est bon de rappeler cette conception tous azimuts de la laïcité.

Un idéalisme réfléchi

N'y a-t-il pas, dans cette vision globale et fraternelle du monde, une utopie assoupissante ? Un des mots les plus utilisés par Jaurès est le mot « idéal ». On le lui a maintes fois reproché. Mais pour lui l'idéal, c'est, dans le sillage du physiologiste Claude Bernard, la croyance en une idée directrice coordonnant l'activité des cellules de l'organisme. « Dans la mesure où il est possible d'adapter à l'humanité les conditions de la nature, disait-il dans un discours prononcé à Buenos-Aires, l'idéal social apparaît comme l'idée directrice de l'organisme social dans le sens de sa transformation profonde. »

Cette foi solide dans l'existence d'un plan directeur, même pour le développement du corps social, est le fondement de l'option franchement réformiste de Jaurès. Et cependant son idéalisme ne veut en aucun cas méconnaître un certain

automatisme du déroulement de l'histoire. Il ne pense pas que la conception matérialiste et la conception idéaliste de l'histoire puissent être totalement opposées l'une à l'autre. « Elles se confondent en un développement unique et indissoluble, écrit-il. Les êtres sans nombre qui ont évolué, en même temps qu'ils ont subi une loi mécanique, ont collaboré, par une aspiration secrète, à la réalisation d'un plan de vie. » Mais il ajoute : « Quelques explications mécanistes n'épuisent pas le sens de l'univers, et le réseau des formules algébriques laisse passer la réalité comme les mailles du filet laissent passer le fleuve. »

Ce qui frappe chez Jaurès, c'est la volonté de s'élever au-dessus du quotidien pour tenter de se laisser conduire par cette idée directrice du monde. C'est ce qui lui permet de surmonter les contrariétés, les obstacles, même les défaites les plus cuisantes, tel l'échec de sa tendance réformiste au Congrès de l'Internationale socialiste à Amsterdam en 1904, qui n'empêchera pas Jaurès de se réjouir sincèrement de l'unité retrouvée du parti socialiste français et d'en devenir, pratiquement, le chef de file. Rosa Luxembourg commentait alors : « La crainte de Jaurès de sortir d'ici (le Congrès) excommunié ne l'empêche pas d'avoir une mine florissante... »

Détachement

La force de Jaurès, c'est enfin, pour le parlementaire et l'homme de parti passionné qu'il était, le détachement qu'il savait garder vis-à-vis de la politique. « Si bruyante et nécessaire qu'elle soit, aimait-il à dire, elle n'est ni le fond ni le but de la vie. » Il reproche à Anatole France de ne « rattacher le mouvement des choses et des êtres à aucun absolu ». Sa croyance en un plan directeur n'est pas synonyme pour lui d'une option chrétienne. On sait que Jaurès a perdu la foi qu'il avait étant jeune et qu'il s'est opposé de toutes ses forces aux privilèges des congrégations religieuses et en particulier à leur « prétention de régenter les consciences » par l'emprise qu'elles exerçaient sur l'enseignement.

Cependant il ne peut s'empêcher de demeurer constamment fasciné par le problème de l'homme, de sa destinée, et du devenir du monde. Il reste attaché à l'idée de Dieu (un autre mot-clé de ses écrits). Il voit dans le socialisme le prélude à un essor religieux du monde. La lutte pour le progrès matériel ne doit pas, à son avis, se dissocier d'une recherche spirituelle. « Je me demande souvent, disait-il, quand les travailleurs auront obtenu ce qu'ils désirent, quelle sera leur vie intérieure (...) Avec l'avènement du socialisme, l'âme humaine redevenue libre et, si j'ose dire, disponible, cherchera un aliment de vie. » Et il s'adresse aussi aux croyants : « Cette cohue d'indifférents et de sceptiques, qui pratique encore à demi sans croire, sera obligée de s'interroger enfin. Peut-être prendra-t-elle au sérieux ces hauts problèmes religieux sur l'univers, l'homme et la vie, qu'on se pose par habitude et qu'on résout, non selon la vérité, mais selon la bienséance. »

Jaurès le non chrétien est-il ainsi, par sa poursuite tenace de la justice, par sa bienveillance, sa droiture et sa quête infinie du sens de la vie, en avance sur ceux d'entre nous qui croyons vivre en chrétiens ?

(1) Témoignage en faveur d'un journaliste à la Cour d'assises. Accusé aussitôt par le président de la Cour de comparer le Palais de l'Elysée à une maison de débauche, Jaurès répliquera : « Je ne le compare pas, je le mets au-dessous ! »

(2) Marcelle Auclair, *La Vie de Jaurès*.

Des livres pour l'été

Sans doute à cause de l'année des handicapés, plusieurs lecteurs nous ont signalé des livres se rapportant à ce sujet. Nous en donnons une liste, complétée par les recherches des auteurs de notre enquête. Tous ces témoignages concordent et nous interpellent : **Moi, j'irai à Dreux**, par Françoise Renaudot (Laffont). **La mère empêchée**, par Paule Giron (Seuil). **Lovey, un enfant pas comme les autres**, par Mary MacCracken (Laffont).

Une lectrice d'Arpajon nous a envoyé **Si je n'avais pas connu Nongache...**, de Hélène McDougall (Le Centurion), un livre que nous avait déjà recommandé la cousine de l'auteur, rencontrée par hasard au Salon du Livre de Paris.

Une lectrice de Neuchâtel propose **Joni**, de Joni Ekerson et Joe Musser, paru aux Editions l'Eau vive, à Genève. Victime à 17 ans d'un accident de plongée qui la laisse paralysée de la tête aux pieds, Joni raconte ses souffrances, son combat continué contre l'amertume et la dépression. L'acceptation totale de son état la conduit enfin à l'épanouissement de toute sa personne.

L'intérêt d'autres lecteurs se tourne vers les grandes questions politiques de notre monde. On nous indique de Michael Voslensky **La Nomenklatura, les privilégiés en U.R.S.S.**, paru chez Belfond, ainsi que le rapport de la Commission Brandt, paru en livre de poche dans la collection Idées, de Gallimard, sous le titre **Nord-Sud, un programme de survie**.

Depuis longtemps, le pasteur Berthoud, de Lausanne, nous signale un livre qu'il a traduit de l'anglais. Il s'agit de **Bataille pour l'Afrique**, dans lequel Frère André (auteur du **Contrebandier**) nous livre une analyse saisissante et tonique du combat idéologique qui se livre dans les différents pays africains. Facile à lire, ce petit ouvrage peut être obtenu à Portes ouvertes, B.P. 240, 1000 Lausanne 12, ou B.P. 73, 67140 Barr, France.

A ceux qui désirent méditer sur les tendances actuelles en Europe, nous recommandons chaleureusement **L'Engrenage terroriste**, de Alain Geismar, paru chez Fayard. Le terrorisme fait peur. Il ébranle les Etats. Est-il actuellement le fait de désespérés ou le prélude à un ébranlement fondamental de notre civilisation ? Alain Geismar, qui était en mai 68 un des chefs de la révolte estudiantine à Paris, explique pourquoi la stratégie terroriste conduit à une impasse. Son analyse politique débouche sur la recherche d'une morale sans laquelle la vie des hommes en société est impossible.

Parmi les nombreux ouvrages qui paraissent en ce moment sur la vie rurale dans nos pays avant ou durant les débuts de notre époque industrielle, notons (Livre de Poche n° 3419) **La Vie d'un simple**, d'Emile Guillaumin, et **La Poudre de**

sourire, le témoignage de Marie Métraillé, recueillis par Marie-Magdelène Brumagne (Edition Clin d'œil, Lausanne). C'est l'histoire – et la réflexion sur la vie, la foi, etc. – d'une paysanne d'Evolène, dans le Valais suisse.

Par ailleurs, du vaste monde des dissidents et de ceux qui sont persécutés pour leurs croyances, retenons la biographie d'un prêtre yougoslave : **Le Cardinal Stepinac, martyr des droits de l'homme**, par L. Landercy (Apostolat des Editions). Ce protecteur, durant la deuxième guerre mondiale, des juifs, des orthodoxes et des Slovénes contre les persécutions nazies fut lui-même emprisonné par Tito et mourut en captivité.

Nous proposons enfin deux livres qui sont une documentation utile en vue des rencontres qui se tiennent à Caux cet été :

La Famille en effervescence, par Yves de Gentil-Baichis (Le Centurion).

Dans une société où les relations se font de plus en plus impersonnelles, on se tourne vers la cellule familiale pour trouver sécurité et chaleur. Mais la famille elle-même est secouée. Les rôles ne sont plus déterminés d'avance, les modèles ne sont plus stabilisés par l'environnement social. Les fonctions des parents, les problèmes des enfants, la manière dont les adolescents construisent leur avenir, les revendications des jeunes et des femmes : voilà quelques-uns des points qui transforment les relations internes en nouvelles configurations.

Ce livre voudrait donner le goût et la lucidité de s'y retrouver dans l'aventure moderne de la famille.

Yves de Gentil-Baichis est chef du service éducation-jeunesse-famille au journal *La Croix*.

Par le livre **Quarante-cinq ans avec Philips**, paru aux Editions France-Empire, Frederik Philips, qui a dirigé la grande firme hollandaise portant son nom, évoque avec cœur et simplicité les décisions auxquelles est confronté le patron d'une multinationale. Les passages les plus saisissants concernent la période de guerre où l'auteur a dû presque seul assurer du travail à des milliers d'ouvriers tout en fournissant le moins possible de produits – et si possible défectueux ! – aux nazis.

Philips esquisse aussi sa conception d'une participation qui commence au sommet et qui est à ses yeux une question d'attitude plus encore que de structure.

PHOTOS : Croguennec : p. 9 ; H.F. Hntzen : p. 12 ; Information Division, Kastilja, Malte : pp. 10-11 ; New World News : p. 12 ; UNESCO-OPI : p. 5 ; UNESCO Gabor Ruzonyi : p. 8 ; Couverture : UNESCO-OPI, W. Braun, Chris Mills, Wang Shaoye, O.M.S.

changer

TRIBUNE DE CAUX

Revue mensuelle
publiée par le Réarmement moral
Commission paritaire de la presse : N° 62060

Responsable de la publication :

Jean-Jacques Odier.

Rédaction et réalisation : Paul-Emile Dentan, Jean-Marc Duckert, Philippe et Lisbeth Lasserre, Daniel Mottu, Charles Piguet, Philippe Schweisguth, Evelyne Seydoux.

Administration, diffusion : Nancy de Barrau, Paulette Burnier, Maurice Favre, Hélène Golay, Marcel Seydoux.

Société éditrice : Editions, théâtre et films de Caux S.A., Lucerne (Suisse).

Imprimerie : Publications Périodiques Spécialisées, 01600 Trévoux (France).

France : 68, bd Flandrin, 75116 Paris.

Tél. (1) 727.12.64.

Suisse : Case postale 3, 1211 Genève 20.

Tél. (022) 33.09.20.

ABONNEMENTS ANNUELS (12 numéros)

France : FF 60 ; Suisse : Fr.s. 24. – .

Belgique : FB 450 ; Canada : \$17. – .

Autres pays par voie normale : FF 68 ou Fr.s. 27. – . Pays d'outre-mer, par avion : FF 75 ou Fr.s. 30. – . Prix spécial étudiants, lycéens : FF 30 ; Fr.s. 15. – ; FB 225.

Verser le montant de l'abonnement :

France : à « Changer » (68, boulevard Flandrin, 75116 Paris), par chèque bancaire, ou par C.C.P. 32 726 49 T, La Source.

Suisse : à « Changer », C.C.P. 12 755, Genève.

Belgique : au Réarmement moral, 123, rue Th.-De-Cuyper, Bte 39, 1200 Bruxelles, C.C.P. 000-057 81 60-40 Bruxelles (avec la mention « abonnement Changer »).

Canada : par chèque bancaire au nom de « Tribune de Caux », 387, chemin de la Côte Sainte-Catherine, Montréal, Québec H2V 2B5.

Zone franc d'Afrique : par mandat de 3 750 francs CFA (abonnement avion) ou 3 400 francs (par voie maritime) à « Changer » (68, boulevard Flandrin, 75116 Paris), C.C.P. 32 726 49 T La Source France.

Que veut le Réarmement moral ?

La refonte de la société ne peut s'opérer en définitive que par la transformation des hommes. Tel est le principe.

Une école du changement où les hommes apprennent à rechercher la volonté divine, à respecter les valeurs morales et à les rendre contagieuses. Tel est le cheminement.

Des équipes agissantes s'efforçant d'établir un dialogue fécond là où règne l'antagonisme, de guérir les hommes de leurs préjugés et de leurs haines jusque dans l'arène sociale et politique ou dans les relations internationales. Telle se présente l'action sur le terrain.

Conçu à l'origine et poursuivi depuis plusieurs décennies par des personnes animées par l'idéal chrétien, le Réarmement moral se veut ouvert à des hommes de toutes croyances dans un respect mutuel et en vue d'un combat commun pour un avenir meilleur.

Avec le rail, moins de pétrole.

A la SNCF l'idée des économies d'énergie n'est pas née juste après la crise de 1973, mais le jour où le chemin de fer français opta pour l'électricité.

Le rail ouvrait ainsi la voie à une politique d'indépendance vis-à-vis du pétrole.

En effet le train, tout en étant faible consommateur d'énergie, est avant tout faible consommateur de pétrole: il n'est pas sujet aux embouteillages,

aux accélérations, aux ralentissements dévoreurs d'énergie.

Il roule aussi beaucoup de nuit à l'heure où la demande d'électricité est la plus faible.

Il y a des calculs simples à faire. Beaucoup les font déjà en choisissant le rail.



Nous allégeons la facture pétrolière de la France.